

Introduction

Viviana Agostini-Ouafi et Antonio Lavieri



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transalpina/1129>
ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 août 2015
Pagination : 9-18
ISBN : 978-2-84133-738-5
ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Viviana Agostini-Ouafi et Antonio Lavieri, « Introduction », *Transalpina* [En ligne], 18 | 2015, mis en ligne le 17 décembre 2021, consulté le 15 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/1129> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.1129>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

INTRODUCTION

Le déferlement, ces dernières années, des études portant sur la traduction, malgré l'abondance des titres et la variété des thématiques, n'a offert qu'un espace très réduit aux archives des traducteurs, et plus généralement aux questions liées à la genèse des traductions. D'où la décision de consacrer ce numéro thématique de *Transalpina* à la relation entre génétique textuelle et philologie, critique des traductions et traductologie, en essayant d'y mettre en valeur une poétique des archives. Les archives, mémoire des traductions à travers les traces écrites de leur genèse (brouillons, tapuscrits, dialogues épistolaires...), ne sont pas seulement le *lieu* où l'on peut saisir la *poétique* en action du traducteur (la traduction comme *processus* et non pas comme *résultat*), mais constituent aussi un espace heuristique de reconfiguration de notre relation aux savoirs, un lieu qui vient s'inscrire, par « la force de sa présence, dans l'ordre de la pensée »¹ : en d'autres mots, le *lieu* et l'*espace* où tradition, traduction et invention nous donnent rendez-vous pour reconstituer le processus de traduction en tant que pratique réflexive et identitaire, collaborative et sociale. Parmi les rares publications abordant ce sujet, il faut saluer le récent numéro de *Genesis*². La revue *Transalpina*, quant à elle, a dressé, en 2006, un état théorique et pratique de la situation traductologique franco-italienne dans un numéro thématique sur la traduction littéraire³ et a continué d'approfondir la relation réception-traduction dans d'autres numéros⁴ et dans l'un des cahiers monographiques

-
1. Cf. N. Léger, « Le lieu de l'archive », in G. Aubry, *L'extase de l'archive*, Supplément à *La Lettre*, n° 15, Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Le lieu de l'archive), printemps 2012, p. 3.
 2. *Genesis*, n° 38, 2014 : *Traduire*, F. Durand-Bogaert (éd.). Il s'agit de la revue internationale de l'Institut des Textes et Manuscrits Modernes (CNRS / ENS) de Paris. Cf. la note critique que propose Valeria Distefano dans ce numéro de *Transalpina* en fin de volume.
 3. *Transalpina*, n° 9, 2006 : *La traduction littéraire. Des aspects théoriques aux analyses textuelles*, V. Agostini-Ouafi, A.-R. Hermetet (éd.).
 4. Sur la réception littéraire (et traductive), cf. le n° 8, 2005 : *Lettres italiennes en France (II). Réception, critique, influences, lectures*, M. Colin (éd.), ainsi que quelques contributions sur la traduction : V. Agostini-Ouafi, « Langue et idéologie chez Giosuè Carducci. Un défi lancé aux traducteurs » et F. Livi, « Carducci et Pascoli dans *Vers et Prose* de Paul Fort. F.T. Marinetti traducteur et médiateur », *Transalpina*, n° 10, 2007, p. 83-112 et p. 113-134 ;

de sa collection⁵. Les questions de génétique textuelle ont fait l'objet d'une contribution en 2004⁶; à cette occasion, nous avons regretté de ne pas avoir pu valoriser « la critique des variantes et l'approche philologique de Gianfranco Contini »⁷: le père de la « *variantistica* » italienne a, dès 1947, écrit des pages importantes sur les « paperoles » proustiennes⁸.

Notre intérêt pour les archives des traducteurs est né en 2008 en découvrant, dans le cadre du séminaire ERLIS « Exploration des fonds de l'IMEC » dirigé par Anne-Marie Gresser, la richesse traductologique de ces archives, si proches géographiquement de l'université de Caen⁹. À la suite de plusieurs colloques et séminaires – à Palerme, Turin, Paris et Caen –, l'idée est née d'impliquer la SEPTET (Société d'Études des Théories et Pratiques en Traduction)¹⁰ et l'ITEM dans l'exploration des fonds des traducteurs de l'IMEC¹¹. Cette synergie s'inscrit somme toute dans une démarche sociale et symbolique prévisible et cohérente, car les traducteurs, les écrivains, les critiques littéraires et les traductologues constituent bien une véritable communauté de pratique aux activités hétérogènes et multiples.

V. Agostini-Ouafi, « La traduction et le fascisme : quelques réflexions à partir des théories de Croce et Gentile », *Transalpina*, n° 13, 2010, p. 15-32.

5. Cf. M. Colin, *La littérature d'enfance et de jeunesse italienne en France au XIX^e siècle. Édition, traduction, lecture*, Caen, Presses universitaires de Caen (Cahiers de Transalpina), 2011.
6. Jean Milly, généticien de l'équipe Proust de l'ITEM, a exposé les enjeux liés aux brouillons retrouvés de la *Recherche* (« Le débat franco-italien à propos d'*Albertine disparue* », *Transalpina*, n° 7, 2004 : *Proust en Italie. Lectures critiques et influences littéraires*, V. Agostini-Ouafi (éd.), p. 151-164).
7. V. Agostini-Ouafi, « Introduction », *ibid.*, p. 10.
8. Cf. les actes du colloque de Clermont-Ferrand de mai 2013 sur ce critique littéraire et philologue d'exception, dont l'approche des « *scartafacci* » est née dans les années 1930 grâce à une expérience intellectuelle se déployant entre la France et l'Italie : *Ermeneutica letteraria*, n° X, 2014 : *Gianfranco Contini entre France et Italie : philologie et critique*, P. Leoncini (éd.). Cf. à propos de cet ouvrage la note critique que propose Viviana Agostini-Ouafi.
9. Cf. les deux conférences tenues en 2008 à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (abbaye d'Ardenne, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe) par V. Agostini-Ouafi : « Les traductions de l'IMEC » (le 19 mars), et « Approches traductologiques des fonds de l'IMEC » (le 25 novembre). Cet intérêt a été renforcé par le colloque *La Genesi del Testo*, organisé à l'université de Turin par Maria Teresa Giaveri les 28-29 avril 2011, rencontre à laquelle était convié aussi Pierre-Marc de Biasi, directeur à cette époque de l'ITEM. Cf. les interventions de V. Agostini-Ouafi, « Varianti traduttive di Georges Mounin », et d'A. Lavieri, « Da Atlantide all'isola che non c'è. Percorsi genetici nel processo traduttivo ».
10. Société savante dont sont membres entre autres M.T. Giaveri, V. Agostini-Ouafi et A. Lavieri.
11. Le projet a fait son chemin : un colloque international se tiendra du 30 septembre au 2 octobre 2015 à l'abbaye d'Ardenne : *Les grands traducteurs dans les archives de l'IMEC*, avec un partenariat élargi aussi à la SoFT (Société Française de Traductologie). Entre temps, A. Lavieri est devenu membre associé d'ERLIS, et la synergie ERLIS-ITEM s'est renforcée autour de l'équipe de l'ITEM d'Olga Anokhina « Multilinguisme, Traduction, Création », dont V. Agostini-Ouafi est membre associé et A. Lavieri correspondant étranger.

Proposée par Étienne Wenger¹² en 1998 dans le cadre d'une perspective sociale de l'apprentissage, la notion de « communauté de pratique » prône une ouverture épistémologique du domaine de la gestion des connaissances, soulignant l'importance du rapport entre participation et réification dans les pratiques collectives d'échange et de construction des savoirs. Mettre l'accent sur les pratiques¹³ signifie développer des outils d'analyse flexibles, capables de se confronter avec les connaissances implicites des acteurs, d'interroger les différentes modalités de production, de transmission et de reproduction des savoirs, mais aussi de stimuler des procédures d'interaction épistémologique entre les disciplines – traductologie et critique génétique, critique des traductions et historiographie littéraire, anthropologie des savoirs et esthétique de la réception – tout en soulignant le rôle joué par des dispositifs matériels et symboliques dans la formation d'une communauté du traduire. En ce sens, les communautés du traduire ne peuvent pas être définies *a priori* par une catégorie typologique abstraite : des communautés linguistiques aux communautés discursives, des communautés de pratiques aux communautés du traduire¹⁴, il faudra à chaque fois considérer le fonctionnement de pratiques interlinguistiques spécifiques et de situations énonciatives et intersubjectives concrètes, la réinvention mutuelle d'un univers socio-symbolique où interagissent normes et valeurs, dispositifs herméneutiques et codes culturels. Dans ce parcours trouvent place les conditions idéologiques et matérielles nourrissant la production théorique (pas seulement traductologique), ainsi que l'usage littéraire, esthétique et social des traductions¹⁵. Se met ainsi en place une notion de textualité

12. Cf. E. Wenger, *Communities of Practice: Learning, Meaning, and Identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

13. Cf. P. Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980 ; *The Practice Turn in Contemporary Theory*, T. Schatzki, K. Knorr Cetina, E. Von Savigny (éd.), Londres, Routledge, 2001.

14. Sur la relation entre traduction et communauté, cf. *Traduction et communautés*, J. Peeters (éd.), Arras, Artois Presses Université, 2010 ; A. Lavieri, « Le comunità del tradurre. Dalle pratiche teoriche al mondo editoriale », in *Les liaisons plurilingues*, V. Benzo, F. Impellizzeri, A. Lavieri, L. Trovato (éd.), Modène, Mucchi, 2014 (ebook) ; A. Lavieri, « Homo translator. Notes pour une anthropologie comparative de la traduction », in *Translatio in fabula. Enjeux d'une rencontre entre fictions et traductions*, S. Klimis, I. Ost, S. Vanasten (éd.), Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 2010, p. 117-127. Sur les différents usages de la notion de communauté, cf. M.M. Morgan, « Comunità / Community », in *Culture e discorso. Un lessico per le scienze umane*, A. Duranti (éd.), Rome, Meltemi, 2002, p. 68-72 ; J. Percebois, « Les communautés discursives à l'interface du linguistique et du disciplinaire », in *Langues et cultures : une histoire d'interface*, R. Greenstein (éd.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2006.

15. Cf. A. Lavieri, « Il canone della traduzione. Modelli, tradizioni e pratiche culturali », in *Tra estetica, poetica e retorica. In memoria di Emilio Mattioli*, R. Messori (éd.), Modène, Mucchi, 2012, p. 217-226. Cf. à propos de cet ouvrage le compte rendu que propose Paola Cadeddu.

où production et réception, tradition et innovation, savoirs et pratiques alimentent les mécanismes sociaux et symboliques qui règlent l'activité littéraire.

Pour contribuer au développement d'une réflexion traductologique dans ce domaine, nous avons réuni ici une série d'études franco-italiennes, qui explorent plusieurs directions de recherche et travaillent sur des corpus très variés. Il apparaît que la multiplication des textes – déjà délicate à traiter dans le cas de la critique de la traduction où l'on a affaire à deux langues-cultures en présence et à un texte littéraire double¹⁶ – est ici ultérieurement complexifiée par la gestion et l'étude des variantes génétiques et éditoriales : de là la nécessité d'une méthode d'analyse exigeante, claire et « ergonomique », ainsi que d'une précision – même du point de vue des renvois bibliographiques – sans failles. Il faut aussi souligner que le travail de déchiffrement des brouillons autographes et la compréhension de l'organisation chronologique du dossier génétique, souvent lacunaire et confus, demandent au chercheur une approche herméneutique où sa subjectivité est constamment sollicitée¹⁷. Ce dernier doit aussi faire preuve d'imagination face aux « surprises » qui l'attendent et être capable de construire un parcours interprétatif ancré dans l'histoire littéraire et dans la biographie des sujets impliqués. Le texte clos du structuralisme est d'emblée mis à mal par le caractère concret et subjectif des documents. Même le texte volumétrique et le signe spatialisé, théorisés par Julia Kristeva en 1969 dans *Séméiotikè* comme productivité infinie, sont dans les documents archivistiques le fruit évident d'un mouvement du langage, d'une énergie en mouvement¹⁸, d'un geste manuel qui trace des lignes, des dessins et des graphèmes dans un espace, matériel et symbolique à la fois, totalement ouvert et nullement fermé sur lui-même. Une telle ouverture du texte demande au chercheur une certaine souplesse et des compétences qu'il faut mettre en œuvre et manier. L'« extase » des archives est en vérité une merveilleuse école de la rigueur et de la méthode : « [...] la philologie, définie comme *art de lire*, se caractérise par la lenteur »¹⁹.

16. Cf. à ce sujet V. Agostini-Ouafi, « Théorie et critique de la traduction : la question complexe du bi-texte littéraire », in *La critique littéraire du XX^e siècle en France et en Italie* (Actes du colloque de Caen, 30 mars-1^{er} avril 2006), S. Lazzarin, M. Colin (éd.), Caen, Presses universitaires de Caen, 2007, p. 23-38.

17. Nous souscrivons totalement à cette affirmation de Heinz Wismann : « Quand la philosophie revendique, au nom de l'idéal, l'unité et l'identité, la philologie, au nom de la réalité, défait l'un et dissocie l'identique » (*Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012, p. 59).

18. Cf. F. Apel, *Il movimento del linguaggio. Una ricerca sul problema del tradurre* [1982], Milan, Marcos y Marcos, 1997 ; H. Meschonnic, *Poétique du traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.

19. H. Wismann, *Penser entre les langues*, p. 58.

Si la génétique textuelle a beaucoup progressé ces dernières années, en forgeant ses propres concepts et outils de travail, et si la *filologia d'autore* a fait avancer sa méthode, les traductologues n'ont pas suffisamment considéré le processus de traduction à la lumière des parcours textuels, esthétiques, sociaux et littéraires liant la genèse de l'œuvre originale à la genèse des traductions. Une réflexion collective dans ce domaine est urgente, d'autant plus que l'on tend à attribuer à Antoine Berman un rôle de guide dans les études génétiques de traduction, un rôle qui n'est pas toujours justifié par les positions théoriques et par l'approche méthodologique bermaniennes, et qui parfois contraste même avec celles-ci. Les traductologues, philologues ou généticiens, éprouvent certes un besoin légitime de points de repère, mais il ne faudrait pourtant pas qu'ils se rattachent à un seul modèle de référence, car nous savons désormais que la théorie c'est la pratique et la pratique c'est la théorie, et que les niveaux textuels microscopique et macroscopique font système. L'exploration des archives du traducteur et l'étude génétique de ses avant-textes ouvrent un vaste espace heuristique aux pratiques des savoirs. Nous voudrions enrichir cet espace de réflexion par ce numéro thématique, où la progression des contributions va des articles qui développent des problématiques théoriques plus larges, avec une panoplie d'exemples variés, vers des articles qui proposent des problématiques spécifiques en s'appuyant sur des corpus particuliers et des analyses de plus en plus précises.

Dans la première contribution, Antonio Lavieri pose la question fondamentale de la relation épistémologique et méthodologique liant la traductologie, par nature interdisciplinaire, à la génétique textuelle. À partir de cas et d'exemples concrets tirés souvent de sa pratique théorique, de traductologie et de praticien, l'auteur montre que les archives du traducteur « peuvent fonctionner comme un réseau matériel d'éléments discursifs » qui transforme notre idée de textualité, notre rapport à la traduction, à la tradition littéraire et aux savoirs. Les archives cependant peuvent dévoiler aussi des réseaux intellectuels et coopératifs ayant alimenté le champ culturel d'une époque. C'est en étudiant les fonds Bona et Pieyre de Mandiargues conservés à l'IMEC qu'Antonio Lavieri reconstitue les traces d'une véritable communauté de pratique, qui dépasse les seuils historiques et culturels du surréalisme jusqu'à activer – par des « pratiques traduisantes hybrides, collaboratives et multilinguistiques » – des dynamiques discursives se situant à l'intersection de la production, de la réception et de l'interprétation des textes. La traductologie se fait ainsi « discours de la méthode », dans la mesure où texte original et texte traduit, théories et pratiques, traditions et traductions sont remis en cause dans leur objectivation, nous permettant de déjouer les habitudes méthodologiques et conceptuelles de l'historiographie

littéraire. Une nouvelle solidarité s'installe donc entre traductologie, critique des traductions et génétique textuelle : l'histoire des littératures nationales et la méthode comparative peuvent et doivent être repensées à partir de ce constat.

Dans la deuxième contribution, Lise Chapuis, en s'appuyant sur son expérience de traductrice, propose une étude diachronique linéaire où elle retrace la genèse et le développement du texte traduit, en décrit la vie (post-) éditoriale, ainsi que la phase péritextuelle et épitextuelle de sa réception traductive. Elle rappelle que la traduction est une œuvre de seconde main, mais une œuvre tout de même : une écriture sous contrainte, marquée par le signe du soupçon. Comme pour l'œuvre créatrice, l'activité du traducteur poursuit un projet, expérimente un parcours scripturaire créatif. Dans sa quête de la forme la plus achevée, le traducteur bénéficie de l'aide de plusieurs adjutants : informateurs variés, collègues traducteurs (de plus en plus en contact grâce aux nouvelles technologies), professionnels de l'édition et, s'il est vivant, l'auteur lui-même. L'article prend en compte tous les cas de figure ayant trait à l'histoire d'une traduction : de sa préparation, impliquant une relation en amont avec les traductions déjà existantes, à sa réalisation comptant plusieurs avant-textes. Les activités scripturaires et plus largement sociales du traducteur, agissant d'abord dans la solitude du corps à corps avec les textes, deviennent collectives et interactives au fur et à mesure qu'on se rapproche du « bon à tirer ». L'étude des archives du traducteur illustre ces phases qui vont de la sphère créative à la sphère éditoriale, tout en prenant en considération le lien émotionnel qui rattache le traducteur à ses archives, à son vécu poétique et interculturel.

Dans la troisième contribution, Chiara Montini traite la problématique plus générale du texte littéraire et de son double traductif, mise en abîme de façon fictionnelle dans le *Désert mauve* de Nicole Brossard. Mais il s'agit d'une traduction du français vers le français, non d'une opération interlinguistique. Cette réflexivité s'inscrit dans la mouvance féministe de la traductologie canadienne, d'après laquelle la dimension métalinguistique à la base de tout langage est à la fois une mise en question du régime patriarcal du discours et une interrogation prégnante, identitaire, sur la place de la subjectivité féminine dans ce langage. Chiara Montini analyse la genèse du texte traduit à la lumière des manuscrits de l'œuvre : les corrections, les hésitations, les transformations et les glossaires présents dans les manuscrits soulignent que le processus de traduction endolinguistique qu'entreprennent Nicole Brossard et Maude Laures (lectrice, traductrice et véritable personnage de ce *récit de traduction*) vise à la recherche d'un sens qui fuit les reflets spéculaires de l'équivalence. Les significations se reconstruisent, en revanche, dans des formes asymptotiques de relation

au sens qui se situent à mi-chemin entre écriture et traduction, lecture et interprétation. Dans cet espace herméneutique, qui est aussi l'espace matériel du livre, prend forme le désir de Maude Laures d'affirmer sa propre subjectivité féminine en traduisant – et donc en transformant – le monde.

La subjectivité est aussi à l'œuvre dans l'article à caractère autobiographique du poète-traducteur Fabrizio Bajec, qui analyse le processus génératif d'autotraduction en français du poème bilingue *Con te, senza Dio / Loin de Dieu, près de toi*. En étudiant les variantes de traduction et leur impact sur la morphologie et la sémantique du texte premier, l'auteur souligne que les procédures esthétiques et les pratiques herméneutiques du traducteur ne diffèrent pas de celles du poète : par-delà les notions de liberté et de fidélité, les mouvements de va-et-vient entre les deux langues (français-italien-français / italien-français-italien) montrent que l'édition définitive d'une œuvre est souvent le fruit d'un travail de réécriture interlinguistique capable de déjouer l'auctorialité socio-symbolique qui investit le texte original. Entre création poétique et pratique autotraduisante, Fabrizio Bajec montre que les transformations rythmiques, formelles et sémiotiques opérées par la traduction frôlent souvent la trahison, ceci toutefois en présence d'un système esthétique cohérent issu du bilinguisme, où lyrisme et anti-lyrisme alternent : l'italien n'est pas celui de la tradition littéraire, le français ne ressemble pas à la langue d'Aragon et les transpositions entre les deux langues poétiques sont constamment nourries par les apports transculturels d'autres littératures. Le processus d'autotraduction est en mesure, donc, de dévoiler les faiblesses de l'écriture littéraire, tout en interrogeant les parcours hybrides et multilingues qui mènent à la publication d'un livre.

En suivant l'itinéraire multilingue de la production interlinguistique, la contribution d'Emilio Sciarrino se penche sur quelques traductions de l'œuvre d'Amelia Rosselli réalisées avec la participation de l'auteure. L'étude des brouillons des traductions (italien, anglais et français) et des sources péritextuelles montre que l'attention de l'écrivaine à la lettre du texte (surtout aux aspects métriques et rythmiques) ne vient pas d'un fétichisme de l'original mais incarne, dans le sillage de l'autotraduction, la nécessité de réinscrire la diversité plurilingue des textes sources dans les langues-cultures cibles. L'alternance oscillatoire des biffures dans la traduction de *Sleep* et l'intense dialogue épistolaire avec Antonio Porta – figure emblématique et prolifère de la vie culturelle dans l'Italie du XX^e siècle, comme poète, écrivain, directeur éditorial chez Bompiani, puis chez Feltrinelli – révèlent que l'auteure corrige « en imitant le style du traducteur ». L'écriture luxuriante du recueil pseudo-élysabéthain d'Amelia Rosselli se heurte au minimalisme géométrique du style d'Antonio Porta, engendrant « une poétique de la dissonance harmonieuse ». Dès lors, la

traduction « à quatre mains » se configure, selon Emilio Sciarrino, comme un processus de créativité collective qui s'installe dans la tension dialogique entre écriture, traduction et réécriture, où la négociation s'avère primordiale.

La contribution d'Elisa Bricco analyse également la relation entre traducteur et auteur à partir de documents d'archives privés et inédits, relatifs à l'activité interlinguistique de Giorgio Caproni : correspondance, listes de questions-réponses, notes en marge des ouvrages et des avant-textes, brouillons de traduction. En effet, Caproni a pu bénéficier, lors de ses expériences de traduction de l'œuvre d'André Frénaud, d'échanges féconds avec celui-ci, l'aidant à résoudre certains écueils rencontrés dans sa pratique traduisante. Quelques exemples tirés de ces documents illustrent le travail de correction effectué sans cesse et avec minutie par Caproni – après maintes consultations de dictionnaires – sur ces poèmes manuscrits et tapuscrits : ces réflexions sont attestées par des listes de mots et de syntagmes posant problème, accompagnés de leurs multiples variantes en langue cible. Les obscurités du texte, les images les plus polysémiques sont élucidées par l'auteur lui-même et librement rendues par Caproni. Une telle synergie auteur-traducteur est ancrée dans une communauté de pratique – la COMES (Communauté européenne des écrivains), créée à Naples en 1958 par Giacinto Spagnoletti dans le but de bâtir sur un fond humaniste commun l'union culturelle de l'Europe – et constitue, entre autres, l'un des moteurs essentiels de la production poétique de Caproni.

La contribution suivante étudie d'abord la génétique du texte source, puis sa relation avec les (re)traductions. En s'appuyant sur la notion d'orthonymie, représentation de la naturalité de sa propre langue, Florence Pellegrini s'interroge sur la littérature comme écart par rapport à la norme et souligne combien « le style de Flaubert », où la stylisation fait sens, s'éloigne délibérément de cette représentation, comme le montrent les différentes étapes de la genèse de *Bouvard et Pécuchet*. Œuvre posthume et inachevée, sa réception pose encore plus de difficultés, et toute opération interlinguistique la concernant est à son tour obligée de négocier avec l'orthonymie de sa propre langue. Or, la consultation des avant-textes permettrait d'écarter les formes discursives que Flaubert lui-même a éliminées du brouillon. L'échantillon choisi pour tester ces enjeux ne peut être que restreint, mais hautement symbolique : l'*incipit*, bref et détaché, véritable pacte de lecture où Flaubert parodie les codes réalistes, débute par un « comme » ayant à la fois une valeur temporelle et causale. À une exception près, toutes les traductions analysées ont renoncé à cette conjonction : la charge parodique est perdue, des formes plus conventionnelles reprennent en italien la place que Flaubert leur avait retirée. L'étrangeté de la formulation source est remplacée par des choix qui, ne contrevenant pas au sens commun du

langage et aux contraintes normatives de l'édition, défont le travail de Flaubert en revenant à des états primitifs du texte.

La contribution de Viviana Agostini-Ouafi clôt la section consacrée à la poétique des archives en reprenant des problématiques déjà rencontrées chez Florence Pellegrini et Antonio Lavieri. Elle considère d'abord la question de la relation entre la langue de l'auteur du texte original et les choix stylistiques du traducteur, puis la question des « variantes évolutives »²⁰ qui caractérisent l'histoire éditoriale d'un texte, revu et retraduit dans le temps par le même traducteur. Cet article relance aussi la dialectique entre philologie et critique des traductions, génétique textuelle et théories de la traduction, par l'analyse des choix archaïsants d'André Pézard dans sa version de l'œuvre complète de Dante de 1965, et dans sa première traduction, modernisante, de la *Vita Nova* de 1953. La tradition des traductions françaises, inaugurée par la *Querelle des Anciens et des Modernes*, est ici mise en question. Si, par un discours prétendument novateur, la traductologie bermanienne refuse l'étrangeté de l'archaïsme sur la base d'un paradigme – idéologique et préjudiciel – de « non-lisibilité » des traductions philologiques, l'étude des manuscrits et des tapuscrits du fonds Pézard, ainsi que la lecture de l'*Avertissement* ouvrant sa traduction de 1965, montrent la naissance et l'articulation complexes de la poétique pézardienne du traduire : une poétique de l'étrangeté où le vieux français n'est plus le symptôme d'un *culte* positiviste de la philologie, mais l'horizon du dialogue plurilinguistique au cœur de toute traduction.

L'exploration des fonds des traducteurs peut jouer un rôle déterminant dans l'ouverture de nouvelles frontières épistémologiques et de nouveaux chantiers de recherche, ainsi que dans la mise en place d'une approche méthodologique plus rigoureuse des textes, en langue originale et en traduction, et de leurs variantes, génétiques ou éditoriales. Nous souhaitons que ce numéro de *Transalpina* puisse contribuer à enrichir et stimuler les débats entre traductologues, traducteurs, auteurs, philologues et généticiens. C'est pourquoi nous avons aussi veillé à ce que figurent dans la section *Recension bibliographique* des notes critiques et des comptes rendus concernant entre autres plusieurs ouvrages et numéros de revue qui croisent, ou développent séparément, les problématiques ayant trait à la génétique textuelle et à la traduction. L'intérêt de notre revue pour la réception littéraire est confirmé également par deux études de la section *Varia*, l'une de Paola Cadettu sur l'œuvre de Colette et ses traductions italiennes, l'autre de Roberta Pederzoli

20. Sur la distinction entre variantes génétiques et variantes évolutives, cf. A. Stussi, *Breve avviamento alla filologia italiana* [2002], Bologne, Il Mulino, 2010, p. 100, 113.

sur l'importation et l'exportation entre la France et l'Italie de la littérature pour la jeunesse.

De l'autotraduction endolinguistique à l'autotraduction interlinguistique, de la traduction à quatre, six ou huit mains aux variantes traductives autographes et / ou éditoriales, des communautés de pratique aux communautés du traduire, les archives nous conduisent toujours sur des parcours inédits et inattendus qui nous amènent à reconsidérer notre relation aux savoirs – linguistiques, littéraires, anthropologiques ou traductologiques – et notre relation à leurs pratiques.

Viviana AGOSTINI-OUAFI et Antonio LAVIERI